

# En fouinant dans les archives de Périer

**Parfaite correspondance entre une œuvre et un monument, la fontaine érigée en souvenir d'Odilon-Jean Périer à l'orée du Bois de la Cambre a gravé ses vers dans les mémoires bruxelloises : « Je t'offre un verre d'eau glacée / N'y touche pas distraitemment / Il est le prix d'une pensée / sans ornement ... ». Présent limpide, auquel cependant est aussitôt imposé une restriction ; « n'y touche pas distraitemment », qui pourrait être traduit par « mesures-en tout le prix »... : avec sa générosité et son exigence, Odilon-Jean Périer continue de vivre parmi nous.**

Cet enfant des années folles, armé d'une pipe et de ses petites lunettes à monture d'écaille, goûtant la grâce des automobiles et savourant la belle couleur d'une tasse de thé, dandy s'aventurant dans les foires et les bars qui vibrent aux premiers accents du jazz sans s'y perdre jamais, cet ami pour qui « un ennemi implacable est le meilleur ami », cet « ange » de nos lettres mort à vingt-sept ans, aurait eu cent ans cette année. Rien ne semble absurde comme de l'imaginer centenaire car même s'il est certainement le produit d'une époque révolue, son œuvre et son personnage (parfois sa légende) retentissent d'une incroyable jeunesse qui éclate à toutes ces pages dans lesquelles il n'a cessé de se mettre en jeu sous les traits du « poète », de « l'ange », de « l'indifférent », du « promeneur » ou du « citadin ».

Les documents d'une grande qualité récemment offerts par Olivier Périer, le fils

d'Odilon-Jean Périer, aux Archives et Musée de la Littérature élargissent le portrait et permettront de nouvelles études sur l'homme et son œuvre. Ils donneront l'occasion de relire ou de découvrir l'œuvre attachante d'un grand poète, mais aussi d'un homme de théâtre qui n'eut pas le temps de donner toute sa mesure, de l'écrivain de cet exquis *Passage des anges* (« roman ou poème ») et d'autres inventions ou textes d'une fantaisie pleine de verve et de trouvailles délicieuses. Ces archives consistent en manuscrits reliés ou éditions originales de ses œuvres (*L'amour en habit noir* ; *Le passage des anges* ; *Le citadin* ; *Les mains vides* ; *Le combat de la neige et du poète*), en pièces de théâtre, poèmes et même en jeux inventés par l'auteur (la famille a cependant désiré conserver certains manuscrits qui, dès lors, figurent

aux Archives et Musée de la littérature sous forme de photocopies). Le courrier adressé à Odilon-Jean Périer ainsi que certaines lettres ou brouillons dont il est l'auteur donnent une idée de l'importance qu'avait prise un si jeune homme dans la vie artistique et culturelle de son temps. Le don se complète d'un imposant dossier de presse.

Indiscutablement doué d'une grande créativité, Odilon-Jean Périer reçut d'André Gide ces mots : « Croyez à toute ma sympathie pour votre âme si musicienne » ; de Jules Supervielle : « Un verre d'eau glacée mais, miracle ! il reflète les façades, les fenêtres et le ciel de vous-même. C'est sa façon de brûler ». De Max Jacob : « Vous avez une grâce bien à vous et une ingéniosité naturelle qui vous vaudra bientôt la gloire que vous méritez ». Le poète Léon Kochnitzky évoque



La fontaine de Périer. Photo Nicolas Delanois.

avec humour l'origine bourgeoise de Périer : « Pour grand que soit mon désir de préférer ce que j'écris pour la vraie foule à ce que vous composez pour vos happy few (125) meilleurs amis, j'avoue que je demeure confondu par tant de grâce d'apprêt et de limpidité. [...] Je crois que vous deviendrez pauvre et que vous serez grand. » Quant à Henri Michaux, de la même génération que Périer, après avoir lu *Le citadin*, il lui envoie cet hommage qui éclaire en outre leurs deux poétiques : « Tu es un des seuls types que je connaisse qui sachent chanter sans s'exalter, ni pleurer, ni rugir — ni s'ennuyer. J'en demeure vraiment baba car moi je suis déjà content quand sans m'exalter je puis dire quelque chose. » Ces archives complètent un grand nombre de documents déjà présents aux AML, comme certaines correspondances. Nous avons par exemple les lettres d'Odilon-Jean Périer à Jean Paulhan et à Paul Nougé mais pas celles qu'il avait reçues d'eux.

Avec les surréalistes bruxellois, et particulièrement avec leur chef de file, il a des rapports très complexes, basés à la fois sur la distance qu'induit la différence de classe et d'éducation, l'impossibilité pour Périer de se soumettre aux « machinations » un peu tyranniques de Nougé, mais aussi un respect, voire une admiration réciproques, et de profondes affinités. On ne sait ce qu'il serait advenu des fréquentations de Périer avec ce groupe s'il avait vécu. En 1927, Périer en effet n'a pas la rage (on dirait aujourd'hui « la haine ») des surréalistes bruxellois. Il ne se préoccupe pas de détruire ouvertement, ou d'attaquer de front, même s'il juge cruellement. Herman Closson lui écrit à ce sujet :

« J'admire combien tu établis rigoureusement la position vis-à-vis des uns et des autres, avec cet absolutisme et cette rectitude que j'aime tant en toi. »

D'autre part, apprenant que Paul Nougé dit partout qu'il « veut inquiéter », Odilon-Jean Périer menace : « Puisque vous prenez souci des autres, si vraiment vous venez à les faire, aussi bien, s'inquiéter d'eux-mêmes, il est à craindre que je ne m'oppose fortement à ces manœuvres et que par tous moyens, je ne ruine ce bel ouvrage, honnêtement. » (La lettre retrouvée parmi ses manuscrits et lettres, était adressée sans doute à Nougé mais ne lui aura jamais été envoyée.) S'agit-il d'un message voilé, lorsqu'il évoque encore l'*inquiétude* dans la déclaration d'intention du premier numéro des *Livrets*, cette revue dont la parution s'interrompt à la mort de Périer : « Nous prenons parti pour l'esprit de plaisir et de découverte, contre l'inquiétude et l'ennui. » Un courrier à Nougé (en 1926) atteste pourtant de projets communs d'envergure, comme celui de monter dans la maison de l'avenue Louise qu'habite Odilon-Jean Périer après son mariage, un théâtre qui sera « le nôtre, s'il vous plaît toujours » : projet qui ne sera pas réalisé, tandis que dans une missive à Périer, E.L.T. Mesens, qui fait partie du groupe également, lui demande en octobre 1927 où en est cette « réunion, ou conspiration », dont il avait parlé l'été précédent.

### Complicité littéraire

En tout cas, ce n'est pas avec Nougé mais avec cet ami littéraire de toujours, Robert De Geyst, qu'il dirige les *Livrets*, entreprise qui fait pourtant penser à bien des

égards aux expérimentations de Nougé. Pour ne citer qu'un exemple... anecdotique : dans les *Livrets* paraissent les écrits de Marie Gaspar, institutrice, dont les poèmes doivent permettre aux élèves de cinquième et sixième de fixer les notions de comparaison et de grandeur. Comment ne pas y voir la sœur jumelle de Clarisse Juranville, dont le manuel de conjugaison serait repris et publié par les surréalistes. L'*Avertissement* des *Livrets* en donne le ton : « Nous nous souvenons des journaux illustrés de notre enfance ; nous y trouvons mille sujets d'émerveillement, la description d'animaux mystérieux, les mœurs de créatures étranges, des expériences de physique, des images à colorier, des recettes, des devinettes. Jamais il n'y était question d'actualité, de critique ; rien que des créations charmantes... Nous en sommes venus à penser que l'on pourrait bien réussir une Revue de notre âge aussi intéressante, aussi changeante et digne d'amitié que nous paraissent ces journaux pour enfants » Et voici une « recette pour utiliser les cinq sens et s'amuser gentiment », soi-disant de M. Fritz Dumont : « Par un beau clair de lune, figurez-vous qu'il est midi... vous aurez l'impression que la fin du monde est imminente et que tout est perdu. » Dans tout texte d'Odilon-Jean Périer, même le plus court, même le plus apparemment futile, on retrouve la touche du poète avec la proximité du merveilleux. Merveilleux qui rappelle le mystère cher à Magritte. S'il avait vécu, peut-être, sans avoir l'air d'y toucher, Périer aurait-il créé une sorte de dissidence au surréalisme bruxellois, peut-être aussi, plus poète et moins penseur, moins auto-destructeur que Nougé, aurait-il créé

de très beaux textes dans la pure veine des poètes surréalistes qui, du coup, auraient eu une autre fortune ? C'est évidemment s'avancer beaucoup que de construire de telles hypothèses.

La complicité littéraire de Périer avec Robert De Geynst, moins problématique, est aussi plus constante. C'est à lui que sera offert pour la première fois le célèbre « verre d'eau glacée » qui figure sous forme de lettre dans nos archives et comporte quelques variantes intéressantes. C'est à lui que Périer, négligemment, écrivait : « J'ai achevé le roman des Anges (puisqu'il t'amusait) qui sera illustré de petites chansons [...]. Ça a été un vrai plaisir. ». Pose de jeune homme ou vérité pure ? Serait-ce grâce à Robert De Geynst que l'auteur termina ce récit plein de fantaisie et de nostalgie ? Ce qu'il entend par illustration, aussi bien du récit que de ses préoccupations habituelles et du sens même de sa vie, se retrouve dans une des « petites chansons » en question : « Comme en chaque vitrine / Une image apparaît // Chacun choisit la sienne / et garde son secret // Chacun choisit sa route / Et vit selon son cœur // Ainsi le ciel du monde / A plus d'une couleur // Ainsi chaque chemin / Mène un ange à sa perte, // Et la plus belle vie / Ne trouve pas de fin. » La question, marquée d'adolescence, qui imprègne toute l'œuvre, pièces, poèmes et « roman » confondus, sur la pureté et la sagesse, sur l'opportunité d'éviter le piège du monde des hommes et la façon de préserver celui des « anges », cette question semble avoir été une véritable cause de tourment. Auguste Gérard, un de ses grands amis, reprend dans une lettre les paroles de l'auteur et

s'appuie sur de longs moments en commun, pour en témoigner indirectement, avec intelligence : « Tu perds beaucoup de temps dans cette ville, dis-tu. Mais non, mon vieux ; sans doute pas plus qu'ailleurs. N'oublie pas que ton *apparence*, pour les autres — par exemple ta femme de chambre Elodie — et pour *toi-même*, est d'un "singe qui travaille". Les feuillets noircis, déchirés, les bonshommes en marge de tous tes textes. Et puis le deuxième, le troisième jour, un beau poème, ou 5 pages d'un roman, ou un acte sorti on ne sait d'où. Je connais très bien tout le processus. J'ai vécu plus d'un an tout le temps avec toi. Le poème sortait je ne savais pas d'où, entre des après-midi au cinéma, des soirées au Bristol, des matins au Bois, voire des études de Droit. Tu faisais naître entre les pages de Planiol illustré d'une façon déshonorante par tes soins un sonnet sur l'amour en habit noir ou des chansons. Je ne dis pas que tu es un bohème et que tu "travaillais" au café à la manière [...] d'Henry Michaux. Mais je pense — et voici ce qui si souvent t'a agité — que faire ces choses et vivre sont pour toi tout un. Ce qui fait qu'aux yeux des hommes *tu ne vis pas*. [...] Ce sujet t'est sensible, mon vicil ami [...]. »

### Nécessaire invraisemblance

Dans le domaine du théâtre, la correspondance, particulièrement avec Jules Delacre, fait voir un Périer ambitieux, qui ne craint pas de se lancer dans un travail aussi solide que l'adaptation et la traduction d'*As you like it*, de Shakespeare. Dans cette correspondance, ils discutent théorie. Delacre avait créé *Les indifférents*, au Marais en

1925, pièce qui remporta du succès, mais irrita entre autres parce qu'elle ne semblait pas « vraisemblable » (alors qu'aujourd'hui, elle fait partie du répertoire classique des œuvres d'auteurs belges francophones, montée souvent dans les années 70 et 80, et encore en 1996, au Rideau de Bruxelles). Odilon-Jean Périer avait fait paraître dans une revue de l'époque une défense de l'invraisemblable : « Pourquoi une pièce de théâtre ne serait-elle pas invraisemblable ; vous acceptez bien d'autres choses... Cette rampe, ce décor, ces monologues... Je me demande si le théâtre n'est pas toujours, *nécessairement* invraisemblable [...]. » Un écho assez savoureux de cette problématique figure sous la plume de Jules Delacre, critiquant la critique : « Au théâtre, comme au cinéma, vous les entendrez toujours juger sous cet angle : naturel ou non, plausible ou non. C'est une affaire de Kodak. » Six mois avant de mourir, Périer envoyait à Jean Paulhan le manuscrit de la pièce : *Les bûcherons* avec ces mots qui font naître le regret : « Je ne résiste pas au désir de vous faire connaître ce qu'on peut (peut-être) déjà juger d'un travail qui sera achevé dans dix ans. » Or, voici le jugement de Paulhan sur la pièce : *Les bûcherons* sont si graves que l'on n'ose pas les aimer sans réserves. [...] Je pense que c'est grand ; et il n'y a pas moyen de s'y tromper ; on le sent tout de suite... » On y trouve en effet quelques répliques dont le caractère n'est plus seulement empreint de la légèreté si séduisante chez Périer, mais d'une force qui sourd et annonçait la maturité. On la perçoit dans ce dialogue en alexandrins entre Pierre et Martin qui met à nouveau en scène la

grande question d'Odilon-Jean Périer sur l'âge et la vie.

« Pierre : — Vous êtes fort, vaillant, vous avez du génie, / Mais si vous me vouliez faire aimer votre vie, / Il fallait vous tuer quand vous aviez vingt ans.

Martin : — Et qui vous dit, hélas, que je pense autrement !

Pierre : — Faut-il vous plaindre alors, ou qu'on vous abandonne...

Martin : — Non ! Non ! Je n'ai besoin du secours de personne. Personne n'eût été fidèle à ce serment... »

Si on a beaucoup exalté la poésie de Périer, le lecteur d'aujourd'hui doit dépasser dans une bonne partie de ses recueils l'obstacle d'une rhétorique vieillie (des apostrophes, telles « Votre haute fontaine O Porte de Namur » ; ou les personnifications de « Poésie » et « Liberté », par exemple. Ou même un rythme trop appuyé : trop de *chant* là où nous en sommes peut-être venus à préférer le *cri*, ou un lyrisme plus sobre). C'est donc plutôt au travers du *Passage des anges*, des créations des *Livrets*, perméables à l'humour, et des pièces de théâtre, qui montrent une si sûre maîtrise du mot (et du vers), que l'on goûtera le mieux la poésie essentielle d'Odilon-Jean Périer. Cependant, la toute fin de son œuvre poétique (au sens strict, cette fois) est délivrée du lyrisme convenu de son époque. Extrait de *La Maison de verre*, parue à la NRF en mars 1928, un bout de poème qui parle d'amour et d'un paysage maritime : « Entre les dents / Et la salive / Où le baiser / Luit et se brise / Au bord du monde / Où est la mer / Au bord de l'ombre / Où tu te tais / Je viens me taire ».

Catherine Daems

TELEPHONE N° 7  
TRAM. TERMINUS } ST-JEAN.  
GAGE P.-L.-M. BRASSERIE.  
PROF. CAPT. T. W. POWELL

L'ÉTÉ :  
THE OLDE MANOR HOUSE HOTEL  
CHARENTON-LEZ-TOURNAI  
(A 26 MINUTES DE PARIS)

HÔTELLERIE DE LA VOILE D'OR

SAINT-JEAN-CAP-FERRAT  
(ALPES-MARITIMES)

REP. GUM. NICE, N° 10.140

mon cher Nougé'

Je n'ai presque rien si vous dite  
je suis vraiment en plein soleil,  
je ne touche pas du paysage, ma  
chambre est petite, très violent-  
ment éclairée, il y a une feuille  
de papier blanc sur la table,  
je ne travaille pas, je vous écris.  
Je serais heureux que vous  
me donniez des nouvelles de  
vous, de votre pièce. N'est  
ce pas aujourd'hui même, Samedi,  
qu'elle ~~peut~~ commence? Je  
regrette de ne pas y être, je  
vous serre la main, répondez-moi

Affectueux

O.J.P.

Lettre de Périer à Paul Nougé. Doc. AMI.